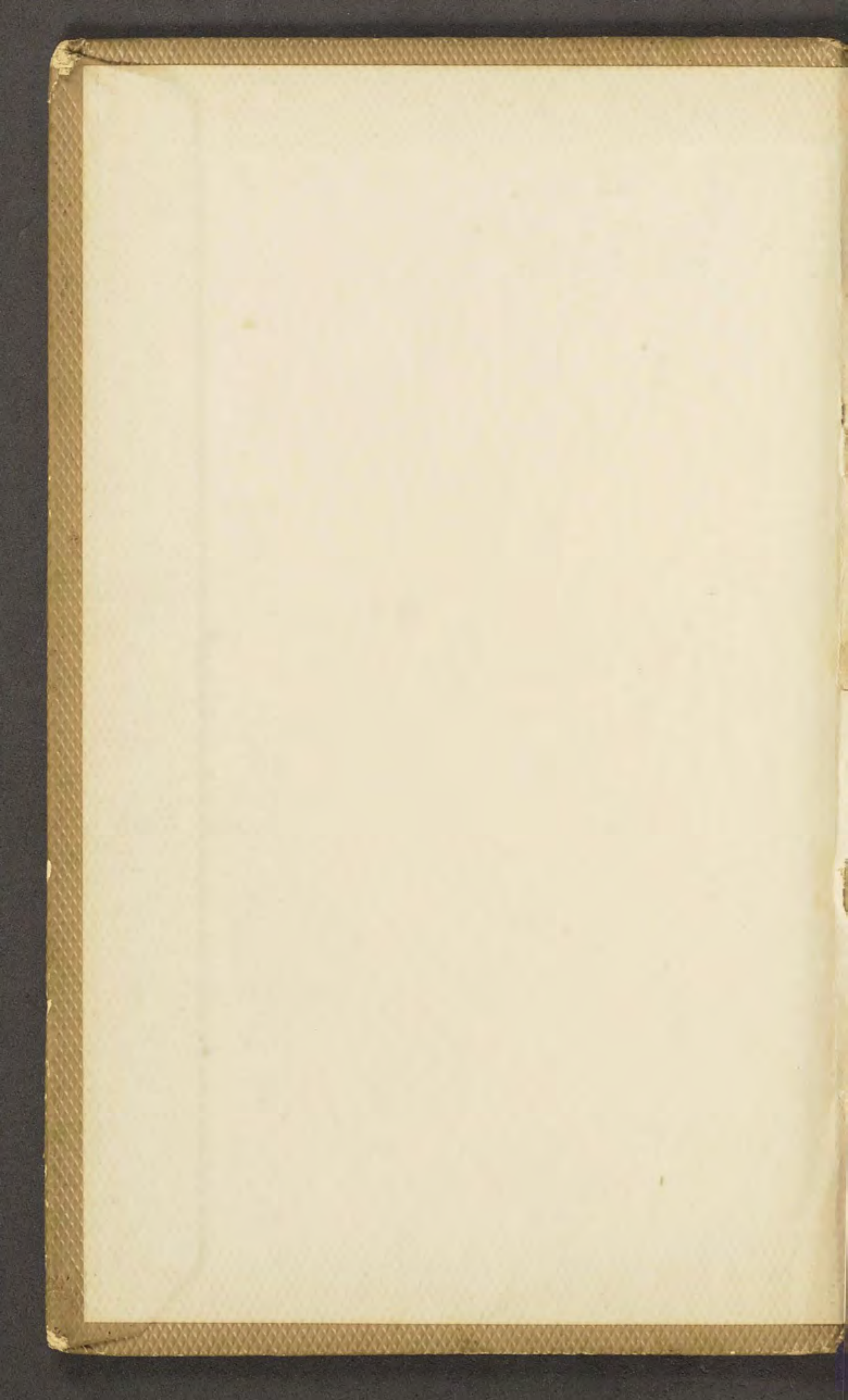
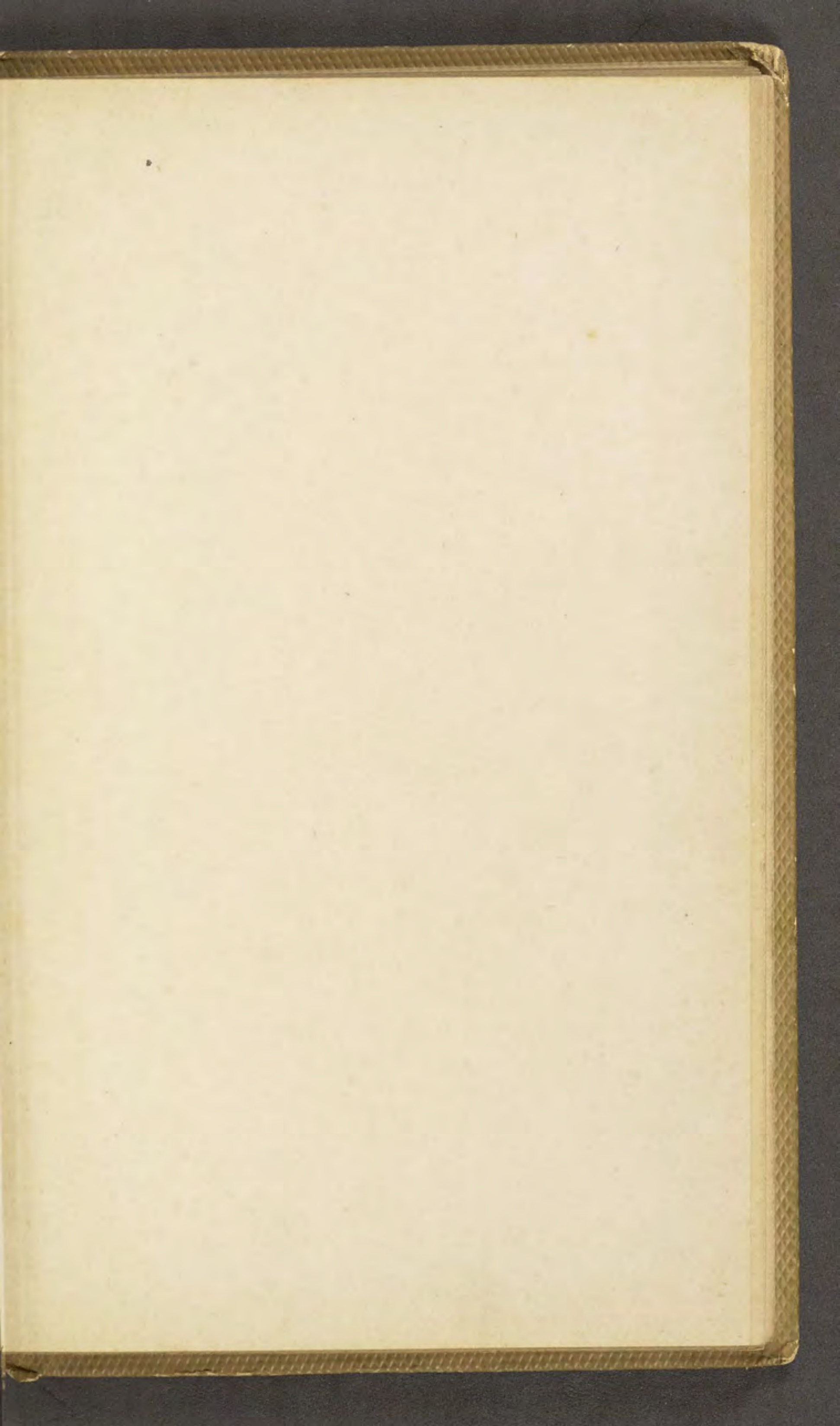
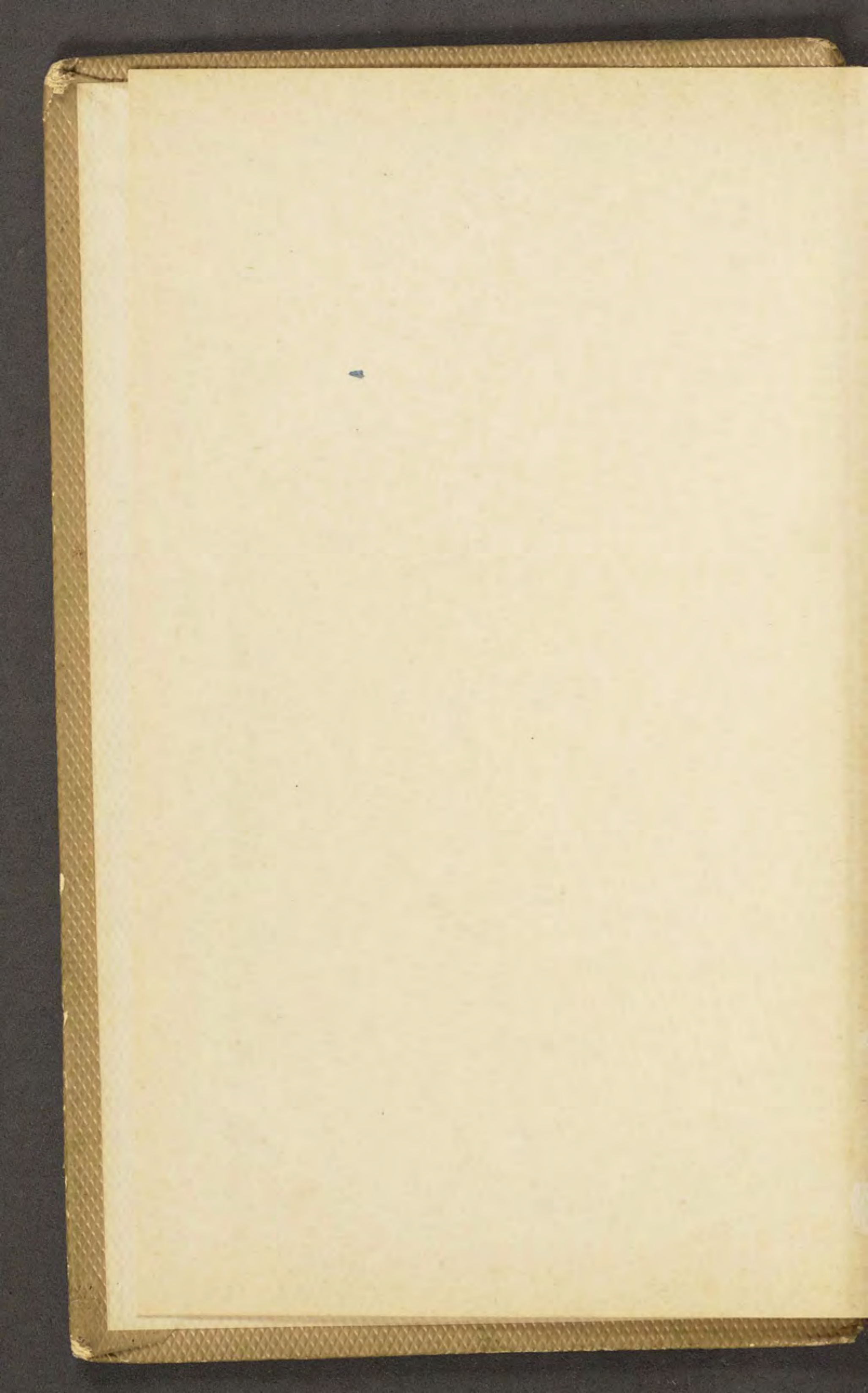




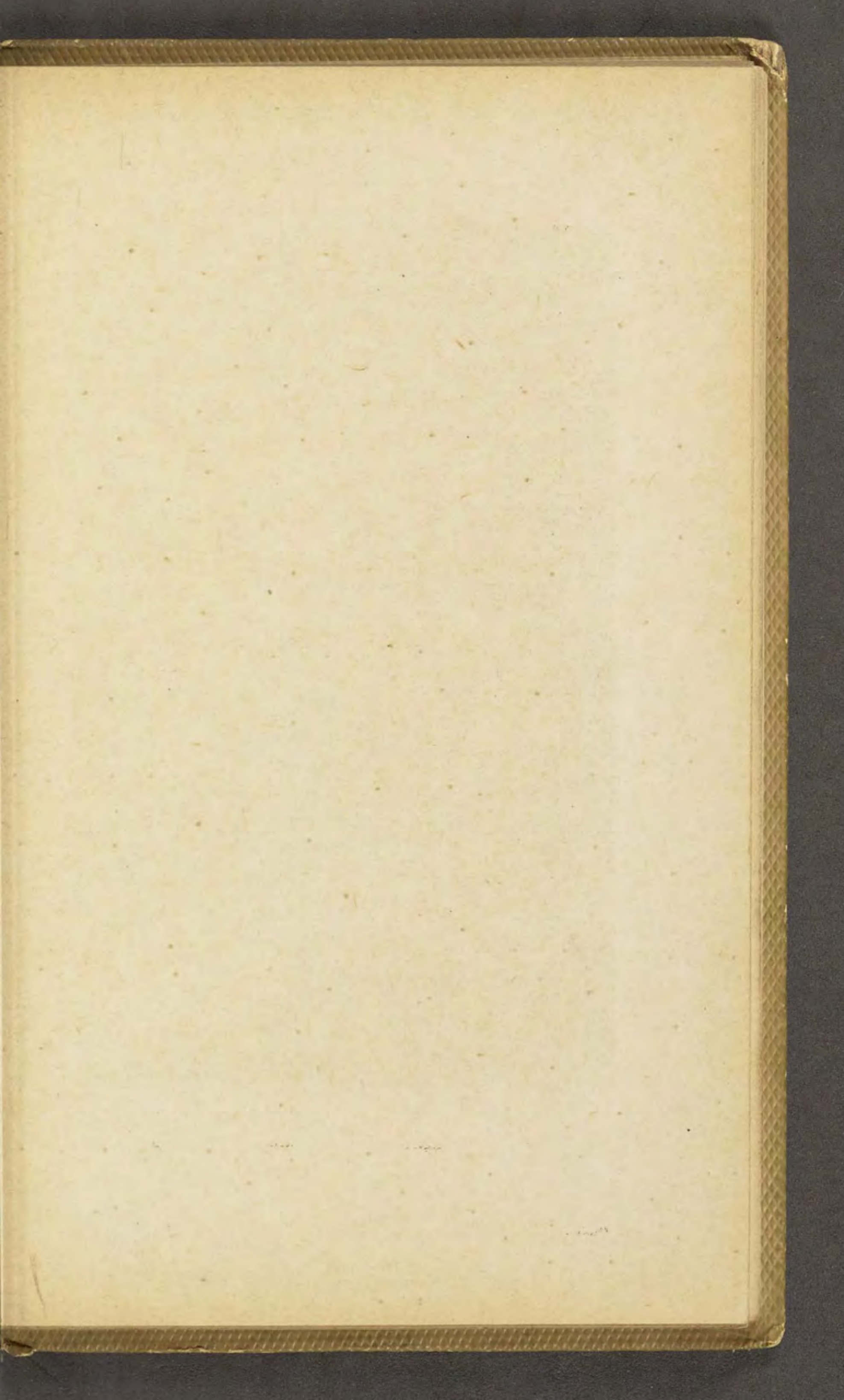




LES

FILLES DU LAPIDAIRE

2e SÉRIE PETIT IN-8e





Le messager, sur le point de périr, avait avalé le diamant. (P. 30.)

LES
FILLES DU LAPIDAIRE

PAR

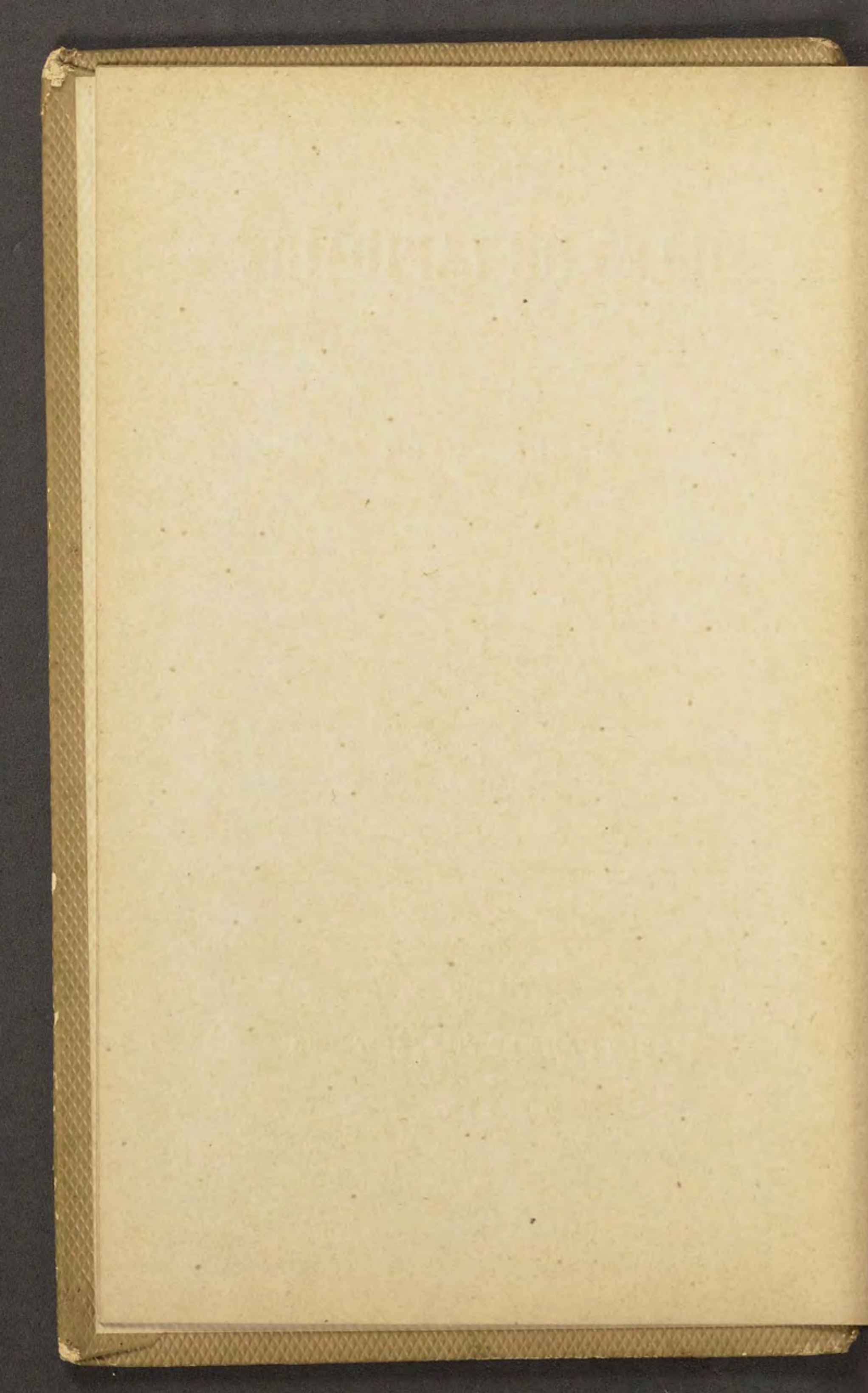
MAURICE BARR



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCII



LES

FILLES DU LAPIDAIRE

I

DEUX SŒURS

Dans un modeste appartement, au quatrième étage d'une maison de la rue Lepelletier, une famille d'artisans terminait le travail de la journée.

Le père rangeait ses outils de lapidaire et enfermait, dans un meuble aux solides fermetures, les pierres précieuses et les diamants confiés à ses soins habiles.

Après un coup d'œil donné à son atelier, il passa dans la pièce voisine, où le repas du soir l'attendait.

Deux jeunes filles étaient là.

L'une, vive, brune, éveillée, soulevait le rideau de la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la rue.

L'autre, blonde, douce et calme, disposait tranquillement le couvert sur une petite table.

Quand elle vit entrer son père, elle lui jeta les deux bras autour du cou et l'embrassa tendrement.

« Tout est prêt, tu peux dîner, cher père. Tu dois avoir grand'faim, car tu ne t'es point reposé depuis ce matin.

— Eh bien! ma Claire, je n'ai fait que mon devoir, dit le père en souriant. Le beau soleil d'aujourd'hui n'a-t-il pas été envoyé par le bon Dieu pour éclairer ceux qui travaillent?

— Moi aussi, s'écria Claire joyeusement, j'ai profité de ce beau soleil, et j'ai bien travaillé, va! Regarde ma tapisserie!... tu sais, le tabouret de Mme de Villendre? Toutes les fleurs sont faites, je n'ai plus que le fond. »

Le père se mit à contempler l'ouvrage de sa fille.

« Chère petite fée du bon Dieu! quelles merveilleuses couleurs tu as trouvées là! et comme ces bluets s'harmonisent bien avec ces boutons d'or! Et toi, Pauline, que regardes-tu donc là? Tu ne m'as rien dit, tu ne m'as seulement pas embrassé! »

Pauline, la jeune fille brune qui regardait à travers les vitres, laissa retomber le rideau, et vint nonchalamment présenter son front aux lèvres de son père.

« Pauline, dit Claire, a eu mal à la tête, et c'est elle qui est sortie pour acheter nos provisions; elle n'a pu travailler. »

Le père regarda Pauline, et, comme celle-ci demeurait silencieuse, les yeux fixés sur le parquet d'un air profondément ennuyé, il soupira tristement.

Puis, reportant ses regards sur le doux visage de Claire, il s'efforça de chasser sa tristesse.

« Allons! à table! dit-il gaiement. Après

le dîner je vous emmène à la promenade.

— Oh ! alors nous irons sur le boulevard : nous verrons au moins les magasins, dit Pauline d'une voix joyeuse.

— Cela n'est sain ni pour les yeux ni pour l'esprit, ma chère Pauline. Une promenade aux Champs-Élysées vaudra mieux.

— Il y fait trop frais, murmura la jeune fille.

— Oh ! un peu plus seulement que sur les boulevards, et les belles soirées de l'automne y attirent les promeneurs comme au mois de juin. Du reste, vous pouvez prendre des manteaux épais. »

Le repas s'acheva silencieusement.

Au moment où les jeunes filles se préparaient pour sortir, un coup de sonnette se fit entendre.

Pauline s'élança la première et introduisit un visiteur dans l'atelier de son père.

« Bon ! fit Claire dès que la porte de l'atelier fut refermée, voilà notre promenade retardée.

— Le beau malheur vraiment ! répondit

Pauline. J'aime autant rester ici à regarder les voitures qui conduisent les belles dames à l'Opéra, que d'aller m'enrhumer aux Champs-Élysées. D'ailleurs, ce qui doit te faire prendre en patience ce petit retard, c'est que probablement on apporte à notre père un nouveau travail. J'entends qu'on parle de diamants... écoute! »

En effet, on entendait très distinctement les paroles que prononçait la voix grave et forte du visiteur.

« C'est Mme de Villendre, une amie de ma famille, qui m'a appris, monsieur Duprat, votre probité en même temps que votre habileté de lapidaire.

— Mme de Villendre fait travailler mes filles, et elle a mille bontés pour nous, répondit modestement l'artisan : je lui dois encore celle de me recommander à ses amis. Veuillez me dire, Monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler.

— Au comte de Montgeron, reprit la voix, et voici l'objet de ma visite.

— Claire, appela M. Duprat, apporte

une seconde lumière, mon enfant. »

Mais ce fut Pauline qui entra dans l'atelier, portant le flambeau, sans doute pour connaître l'objet de la visite de M. le comte de Montgeron.

A cet instant le noble visiteur ouvrit un petit écrin qu'il tenait à la main, et Pauline fut éblouie par les feux d'un magnifique diamant sans monture, étalé sur le velours bleu de la boîte.

« Ce diamant, fit le comte en le présentant au lapidaire, est d'un fort grand prix. Je ne l'ai pas fait estimer, mais j'en connais la valeur depuis longtemps; car c'est un diamant de famille qui, pour les de Montgeron, n'a pas de prix.

« Il s'est transmis de père en fils comme faisant partie de l'héritage; mais je trouve qu'il est vraiment dommage de le laisser toujours enfermé dans cette boîte sombre.

« Je désirerais donc le faire monter en bague, et c'est vous que je prie de faire cette monture.

— C'est un grand honneur pour moi,

monsieur le comte, dit l'artisan d'une voix émue en examinant le bijou, un grand



Claire.

honneur, car ce diamant vaut une fortune,

— Entends-tu? dit Pauline à voix basse, une fortune !

— Tant mieux, reprit doucement Claire,

cela prouve que notre père est estimé comme un honnête homme.

— Tant mieux surtout, parce que cette commande lui sera payée fort cher et qu'il nous achètera enfin les robes de popeline qu'il nous promet depuis si longtemps. Nous sommes vraiment mises comme de petites ouvrières à la journée! J'en ai honte quand je sors.

— Mais que veux-tu donc de plus? Ne sommes-nous pas des ouvrières?

— Malheureusement, hélas!

— Il faut savoir se résigner au sort que Dieu nous fait. D'ailleurs je ne vois pas ce qui nous manque. Ne sommes-nous pas heureuses? Notre père est bon, il nous aime.

— Notre mère aussi était bonne, et elle nous aimait : oh! je me rappelle comme elle nous achetait toujours de jolies robes, comme elle nous coiffait bien, et comme elle était heureuse et fière de nous promener dans les endroits où il y avait beaucoup de monde.

« Notre père est triste, sombre, presque sauvage; il ne veut presque jamais sortir; et franchement la vie que nous menons est par trop monotone pour des jeunes filles.

— Tu es injuste, ma bonne Pauline. Si notre père est triste bien souvent, c'est qu'il pense à notre mère. S'il est sombre et soucieux, c'est qu'il travaille sans cesse pour gagner ce qu'il nous donne, notre vie, pour tout dire...; c'est qu'enfin il songe à notre avenir.

— Notre avenir!... il sera brillant! La richesse, les plaisirs, le bonheur, existent partout autour de nous, mais ils ne seront jamais chez nous. »

Et tandis que Claire, tout étonnée et tout attristée, regardait sa sœur, voulant douter de la réalité de ses paroles, celle-ci alla soulever le rideau et coller son front brûlant contre les vitres.

II

MAUVAISES PENSÉES

Quand le comte de Montgeron se fut retiré, les deux jeunes filles prièrent leur père de leur montrer le diamant merveilleux dont elles venaient d'entendre parler.

L'écrin fut ouvert, fermé, rouvert, retourné en tous sens ; le diamant, véritable escarboucle qui éclairait la petite salle à manger, fut admiré, soupesé, comparé avec d'autres plus petits et bien inférieurs en éclat et en beauté.

Tandis que les jeunes filles s'extasiaient devant ce rare bijoux, le père avait déjà tracé sur une feuille de papier le dessin d'un projet de monture qu'il comptait exécuter.

Après quoi il remit précieusement le diamant dans son écrin, porta le tout dans son atelier, et annonça à ses filles que la promenade aurait lieu quand même.

« Eh bien ! dit la bonne petite Claire, puisque tu parais si content ce soir, mon cher père, nous irons nous promener sur le boulevard, n'est-ce pas ? cela fera plaisir à Pauline.

— Allons, soit, ma chère Claire, d'autant mieux que je pourrais regarder quelques montures nouvelles aux vitrines des bijoutiers. »

Tout en se dirigeant vers le boulevard des Italiens, Claire avait pris le bras de son père, tandis que Pauline, toujours attardée par la vue des dames en toilette qui passaient à ses côtés, marchait auprès de sa sœur.

Pauline semblait presque honteuse de sa robe de mérinos noir et de son manteau de gros drap, et à chaque instant un soupir de regret et d'envie soulevait sa poitrine et crispait ses lèvres.

« Vois donc cette demoiselle avec sa mère, disait-elle en poussant le bras de Claire, comme elle est mise avec élégance!... et pourtant sa tournure est loin d'être gracieuse. Sa toilette m'irait mieux qu'à elle.

— Pauline, fit M. Duprat, qui avait à peu près entendu les paroles de sa fille, viens ici à côté de moi, et, si tu le veux bien, tu ne parleras pas de toilette ce soir; tu te garderas surtout de faire des réflexions envieuses qui me chagrinent, tu le sais. »

Pauline obéit à son père et vint se placer à son côté sans mot dire.

Mais elle n'en continua pas moins à jeter des regards pleins d'envie sur les magasins de nouveautés et les belles dames qui s'y arrêtaient.

Nos trois promeneurs s'élancèrent vers l'étalage de l'un de nos meilleurs joailliers du boulevard, et M. Duprat examina quelques instants les bagues exposées.

« Je ne vois ici aucun diamant qui

puisse rivaliser avec celui de M. de Montgeron, dit-il à ses filles.

— Et pourtant, fit Pauline, il y en a de bien beaux ici.

— Oh ! toi, tu es toujours prête à t'enthousiasmer. Claire, que dis-tu de la monture de cette bague-là, à droite ?

— Je trouve, mon cher père, que l'ornementation en serait trop mesquine pour un diamant tel que celui de M. de Montgeron; pourtant elle convient très bien à la pierre qu'elle enchâsse.

— Ton observation est parfaitement juste, ma chère Claire. — Pauline, quel est le bijou qui te semble le plus beau dans cet étalage ?

— Oh ! tous, mon père, je les admire et je les trouve également beaux.

— Parce qu'ils sont tous brillants ! De même, dans les ouvrages en tapisserie que tu exécutes, tu n'emploies que des soies brillantes, des fils d'or et d'argent pour broder des fleurs sur du velours, et tu t'imagines que tu es plus habile

que ta sœur, qui travaille avec des laines de couleur. Tu ne songes qu'à l'éclat.

« Tes tapisseries ont sans doute du prix, mais celles de Claire sont plus harmonieuses, plus agréables à l'œil ; les fleurs en sont mieux nuancées, plus habilement groupées.

« Je te parais sévère, n'est-ce pas ? injuste même ; et pourtant je te dis la vérité, et je dois te la dire souvent et toujours.

« Ne boude pas ainsi, ma chère Pauline, reprit-il après quelques instants de silence ; tu as des défauts, et je cherche à t'en corriger. Claire elle-même en a bien quelques-uns, mais si petits, si petits, que je n'en parlerai pas... ce soir surtout; je ne veux pas gâter notre promenade. Mes chères enfants, je voudrais vous voir parfaites. »

Claire pressa doucement le bras de son père.

Pauline, dont le cœur était plein de dépit et d'amertume, ne comprit pas la

douce et paternelle leçon qui venait de lui être donnée ; plus que jamais elle se trouvait malheureuse, ridicule, sacrifiée, en considérant les personnes qui allaient et venaient autour d'elle.

Et cependant elle regardait ces toilettes avec une sorte de pitié jalouse.

Une secrète pensée agitait son esprit ; son imagination vive et prompte lui montrait sans cesse les pierres précieuses et surtout le diamant du comte enfermé dans l'atelier de son père.

Il y a chez nous une fortune! songeait-elle en relevant la tête avec une sorte d'orgueil.

Et avec cette fortune, achevait-elle, je pourrais avoir de plus belles toilettes que celles que je vois là-bas.

Je pourrais acheter toutes les belles choses que ces gens riches achètent là, dans ce beau magasin.

Je pourrais enfin avoir une dot, et je trouverais à me marier comme les jeunes filles riches !

Ces pensées l'empêchèrent d'écouter la voix de son père.

Elle ne comprenait plus ce qu'il disait à Claire, et elle marchait sans y penser.

Mais les mauvaises pensées marchaient plus vite encore dans son esprit.

III

UNE PELLETÉE DE DIAMANTS
HISTOIRE DU SANCY

M. Duprat la vit songeuse, et s'arrêta.

« Asseyons-nous un peu, dit-il ; voici justement un banc libre. »

Les deux sœurs prirent place à ses côtés.

« Alors, mon père, dit tout à coup Pauline, tu crois que dans aucun de ces splendides magasins que nous venons de voir on ne trouverait un diamant aussi beau que celui qu'on t'a apporté ce soir ?

— J'en suis sûr, ma chère enfant. Pourtant je crois que si un riche nabab, un prince ou tout autre personnage de haute fortune désirait posséder un diamant de

pareille valeur, nos grands joailliers pourraient, avec un peu de temps, s'en procurer un. Outre les éventualités, les occasions qui peuvent se présenter pour faire une acquisition, ils ont une ressource dans les exploitations des mines de diamants.

— Ces mines doivent être bien rares ! s'écria Pauline.

— Bien plus rares, en effet, que les mines d'or et d'argent.

— Et où sont-elles donc, ces mines de diamants ? demanda Claire à son tour.

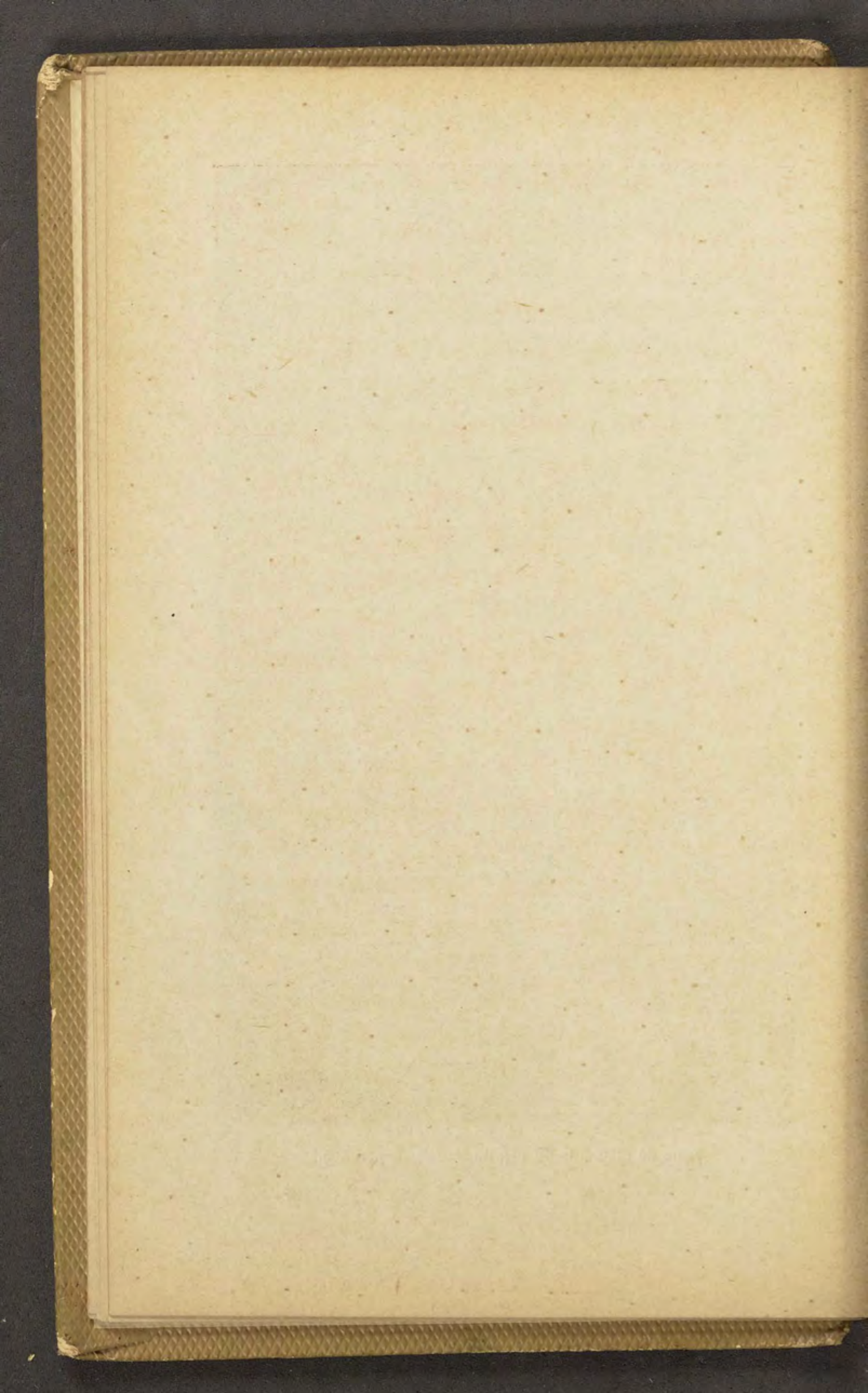
— Au Brésil surtout. Il y en a aussi en Sibérie, à l'île des Célèbes, puis à Bornéo, à Sumatra et au Cap. Mais la plus célèbre de ces mines, épuisée maintenant, était celle de Golconde.

« C'est de là que fut tiré le fameux diamant du grand Mogol, qui pesait, dit-on, 793 carats [1] avant d'être taillé, et estimé cinq millions de francs.

[1] Le carat, poids ordinairement employé encore dans le commerce des pierres fines, pèse 20 centigrammes 27 milligrammes.



Mine de diamants du cap de Bonne-Espérance.



— Oh! j'aurais voulu te voir tailler et monter ce diamant-là, fit Pauline. Cinq millions! Il devait être gros comme les œufs d'autruche des contes de fées!

— Et pourtant le *Régent,* un autre diamant célèbre, est estimé pour le plus beau qui existe. Il fut acheté 112,500 francs.

— Une fortune.

— Aussi est-ce le grand-père de William Pitt qui fit cette importante acquisition.

« Pour le tailler on dépensa 125,000 francs.

« En 1717, le duc d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV, l'acheta pour la somme énorme de 3,375,000 francs.

— Ce doit être le diamant le plus estimé. Et qu'est-il devenu? demanda Pauline.

— Il appartient à la couronne de France.

« Le diamant le plus célèbre après le *Régent* est le *Sancy,* ainsi désigné du nom d'un ministre d'Henri IV, M. le ba-

ron de Sancy, qui l'acquit pour la couronne de France.

« Celui-là ne vaut qu'un million.

— Un petit million tout rond ! le joli diamant !

— Et si je vous contais l'histoire de ce diamant, vous le trouveriez peut-être encore plus précieux.

— Raconte, cher père. On est très bien sur ce banc. Tu n'as pas froid, ma chère Pauline ?

— Mais, non. D'ailleurs il me semble que toutes ces lumières de gaz et toutes ces histoires de diamants embrasent l'air.

— Eh bien, le Sancy orna d'abord le casque de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne.

« En ce temps-là, les ducs de Bourgogne étaient plus riches et plus fastueux que le roi de France.

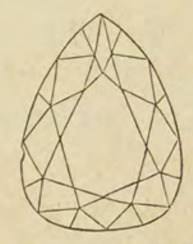
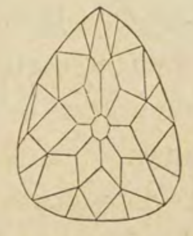
« Malheureusement le royal duc perdit son casque à la fameuse bataille de Granson, où les Suisses furent vainqueurs.

— Le diamant ne fut sans doute pas perdu ?

— Non; un Suisse l'aperçut, le détacha du casque et le vendit à un prêtre.

— Quelle belle trouvaille pour un pauvre Suisse !

— Sa fortune était faite !

Le Koh-i-noor.

— Pas tout à fait, mes enfants. Le Suisse ne connaissait pas le prix des diamants. Il le vendit *deux* francs, et le prêtre, qui n'en savait pas davantage, le revendit *trois* francs.

« Et voilà le diamant perdu de vue pendant plus de cent ans.

« En 1589, on le retrouve parmi les pierreries du roi de Portugal, qui le donna

en gage à de Sancy, trésorier du roi de France, lequel finit par l'acquérir pour la somme de 100,000 livres tournois.

— Alors ce diamant appartenait désormais à la famille de Sancy?

— Oui, et il y resta même assez longtemps, jusqu'au moment où Henri IV l'emprunta pour qu'il servît de gage aux Suisses, dont il voulait lever un corps.

« Malheureusement le roi ne put profiter du service que lui rendait la famille de Sancy.

« Le domestique fidèle et dévoué chargé de lui apporter le diamant disparut, et un assez grand laps de temps s'écoula avant qu'on pût savoir ce qui lui était arrivé.

« Enfin on apprit qu'il avait été assassiné par des voleurs.

« On connaissait la fidélité et le courage de ce loyal serviteur, et on devina juste ce qui lui était arrivé, c'est-à-dire que le messager, se voyant sur le point de périr, avait avalé le diamant qu'il portait à son maître pour le soustraire aux assassins.

— Oh! le brave homme! s'écria Claire.

— On finit par découvrir l'endroit où le cadavre de ce serviteur dévoué avait été enfoui. On l'exhuma, et on trouva, en effet, le diamant dans son estomac.

— L'histoire de ce diamant est vraiment des plus romanesques!

— Plusieurs années après, le baron de Sancy en disposa en faveur de Jacques II, lorsqu'il était à Saint-Germain.

« Ce roi déchu le vendit à Louis XIV pour la somme de 625,000 francs.

« Mais là ne s'arrêtent pas ses aventures. En 1792, il disparut de nouveau dans le fameux vol des diamants, en même temps que plusieurs autres joyaux de la couronne de France, parmi lesquels le beau diamant bleu pesant 67 carats.

« Enfin, en 1835, nous le retrouvons dans la branche aînée de Bourbon, qui le vendit au grand veneur de l'empereur de Russie pour la somme de 500,000 roubles d'argent. Depuis ce temps il est aux mains de la princesse Paul Demidoff.

« Mais je vois que Pauline n'écoute plus, dit M. Duprat en se levant, et cette nuit elle ne rêverait que diamants si j'en parlais plus longtemps.

— Non, mon père, je t'assure que je trouve l'histoire de ces diamants fort intéressante ; seulement leur prix me semble exorbitant.

— Aussi, comme tu le vois, ce sont les rois qui les possèdent.

« Chaque royaume a son diamant.

« La couronne d'Angleterre a le fameux *Koh-i-noor,* ce qui signifie « Montagne de lumière ».

« La Russie s'enorgueillit d'en posséder trois : le premier, nommé *Orlaw;* le second, *Schah,* et le troisième *Étoile polaire.* Ce dernier appartient à Mme la comtesse Chauveau Narischkine, princesse Youssoupoff. »

Que n'ai-je le plus petit des trois ! pensa Pauline, je ne le garderais certes pas dans ma famille, comme le comte de Montgeron.

La conversation sur ces illustres pierres précieuses finit presque en même temps que la promenade, et Pauline retomba dans ses pensées pleines de déraison et d'envie.

Sa prière du soir fut dite du bout des lèvres. Son cœur et son esprit étaient bien en désaccord avec les paroles qu'elle prononçait, et l'ange gardien de Pauline n'éclaira pas de ses douces lueurs les rêves qu'elle fit cette nuit-là.

IV

INDISCRÉTION ET BAVARDAGE

Le lendemain, à l'heure du travail, Claire vit sa sœur si ennuyée et si pensive, qu'elle lui proposa de l'aider à terminer sa broderie du vide-poche qu'elle devait reporter à son magasin.

« Si je t'aide, lui dit-elle, tu pourras le porter dès aujourd'hui, et cela te distraira. Allons! un peu de courage, tu vas voir comme nous allons travailler vite. »

En effet, elle y mit tant d'activité, qu'avant l'heure du dîner Pauline emporta le travail si promptement terminé.

Toutes les fois qu'elle arrivait à ce magasin, — spécial pour les ouvrages de

dames, — c'était une fête pour elle et pour une jeune fille, sinon la meilleure, du moins la plus aimable et la plus doucereusement polie des ouvrières de Mme Rivail, la maîtresse de la maison.

Louise Desvergers, grâce à sa jolie figure, à ses manières agréables, à sa toilette toujours irréprochable de tenue élégante, avait fini par conquérir les bonnes grâces de Mme Rivail.

C'était elle qui tenait le magasin pendant son absence, recevait les acheteuses et les clientes, ou travaillait à quelque ouvrage facile et peu pressé.

A l'atelier de Mme Rivail, les ouvrières étaient un peu jalouses de la faveur croissante dont elle était l'objet.

Plusieurs prétendaient malignement que Louise tenait de son frère, commis dans un magasin de nouveautés, ses manières obséquieuses, son habileté à faire l'article, et son élégance d'emprunt.

Pauline avait tout de suite admiré Louise de bonne foi. Elle avait grande

opinion de cette jeune fille, qui du fond d'un atelier avait su arriver à trôner dans un magasin.

Et puis ses toilettes étaient toujours si fraîches, ses robes si bien taillées à la dernière mode !

Du reste, Louise, qui n'était nullement embarrassée pour parler, fit bien vite voir à Pauline qu'elles avaient toutes deux les mêmes goûts et les mêmes penchants.

Chaque fois que Pauline venait au magasin, c'était entre elles une conversation qui durait au moins une heure.

Et le temps ne semblait pas long.

Louise répétait les nouvelles que son frère lui apprenait :

On porterait ceci et cela...

Les nouvelles étoffes d'hiver et d'été venaient d'arriver, et on allait les exposer...

Telle étoffe ne se vendait pas...

Telle autre, au contraire, était en grande vogue...

Mme la comtesse une telle avait acheté

un magnifique manteau de velours garni de fourrures...

M. le baron un tel allait acheter la corbeille de sa future...

Il y avait un bal chez un riche banquier de la rue Taitbout, et l'on avait commandé des robes de gaz lamées d'or et d'argent...

Pauline ouvrait de grands yeux bien curieux, bien envieux, écoutait de toutes ses oreilles, pensait à ces belles et agréables choses durant toute la semaine, les redisant à chaque instant à la bonne petite Claire, qui souriait, tirait son aiguille, chantait et ne désirait rien de plus que le bonheur présent.

Ce jour-là Pauline soupira bien fort en voyant Louise vêtue d'une robe de popeline gris de perle toute neuve.

Or une semblable robe de popeline avait été promise depuis longtemps à Pauline.

« C'est mon frère qui me l'a donnée, dit Louise en répondant aux regards d'envie que Pauline jetait sur sa toilette. N'est-ce

pas qu'elle est jolie? La nuance en est fort distinguée et tout à fait bien portée.

— Tu ne sais pas combien elle coûte? demanda Pauline.

— Non, mais pas bien cher, j'en suis sûre; car c'est une occasion unique dont mon frère a su profiter. Dame! il n'est pas commis de nouveautés pour rien!

— Si je te fais cette question, ajouta Pauline, c'est que mon père..., c'est que nous allons en avoir, nous aussi, ma sœur et moi. Peut-être mon père se déciderait-il plus vite si le prix était raisonnable; il y a si longtemps qu'il nous promet ces robes!

— Je le demanderai à mon frère; il pourra sans doute vous procurer de la popeline à bon marché; ce sera uniquement pour te rendre service.

— Je te remercie, Louise, fit Pauline ravie. Informe-toi le plus tôt possible; car, vois-tu, en ce moment mon père serait plus disposé qu'autrefois à faire cette dépense.

— Il gagne donc beaucoup d'argent?

— Il a plus de commandes que jamais. On a grande confiance en mon père, et sa réputation se répand, il faut croire, car hier nous avons reçu la visite d'un grand personnage.

— Ah! mon Dieu! dit Louise en riant, quelque prince qui venait demander Claire en mariage.

— Ce n'est pas un prince, mais bien le comte de Montgeron.

— Et que venait-il faire chez vous?

— Ah! te voilà bien intriguée? dit Pauline souriant à son tour.

— Ce n'est pas bien difficile à deviner: il apportait quelque vieux bijou à remonter.

— Il apportait, ma chère, un magnifique diamant qui vaut un prix fou : le diamant des Montgeron, comme il l'appelle, qui n'est jamais sorti de la famille. Ainsi tu vois que mon père est bien connu pour un des plus habiles et des plus sûrs lapidaires de Paris.

— Alors il peut bien vous acheter des

robes de popeline! J'en parlerai ce soir même à mon frère.

« Et comment fait-il monter ce fameux diamant, ton comte de Montgeron?

— En bague. Mais je te prie de ne pas en parler à ces demoiselles; mon père n'aime pas que l'on sache qu'il a chez lui des objets d'une si grande valeur.

— Il vaut donc beaucoup d'argent, ce diamant de famille ?

— Une fortune! ma chère. Ah! qu'ils sont heureux ces Montgeron! Si ce diamant était à moi, comme je le vendrais pour avoir une bonne voiture et de belles robes! Ne trouves-tu pas qu'il est absurde de garder ce diamant comme une vieille relique de famille?

— En effet, c'est ridicule. A quoi cela sert-il? Il y aurait dans l'écrin une pierre fausse, un caillou du Rhin bien taillé à la place du diamant, que cela vaudrait tout autant pour l'effet. »

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de Mme Rivail.

Après avoir examiné et payé le travail de Pauline, elle lui confia le dessus et les côtés d'une grande et belle boîte, à broder en fleurs de soie sur fond de satin, dont elle lui remit le modèle colorié à l'aquarelle.

Pauline, tout étonnée, la remercia, rouge de joie et d'orgueil.

Jamais on ne lui avait confié un travail si délicat et si précieux.

Mais son triomphe fut de courte durée.

« Vous vous ferez aider par votre sœur, dit Mme Rivail en souriant : je compte un peu là-dessus, voyez-vous; voilà pourquoi je vous donne cet important ouvrage.

— Voici qui payera vos robes de popeline, lui dit Louise lorsque Mme Rivail se fut éloignée. Alors je n'attends plus, n'est-ce pas? demain j'irai te voir, et je te porterai les échantillons que mon frère me donnera.

« Tiens! justement Mme Rivail a oublié d'assortir les soies à broder. C'est un

prétexte tout trouvé pour ma sortie de demain, j'irai te les porter.

« Dis-moi donc, ne pourrais-je pas voir ce fameux diamant?

— Si mon père y travaille, il te le montrera. Adieu, je me sauve, il est l'heure du dîner. »

Pauline, jusqu'au lendemain, ne pensa plus du tout aux diamants enfermés dans l'atelier de son père, mais bien à la robe de popeline semblable à celle de Louise, et convoitée depuis si longtemps.

V

DÉSOBÉISSANCE

Ce fut avec une grande impatience que Pauline attendit la visite de son amie.

La douce Claire qui travaillait paisiblement, s'étonnait de l'agitation continuelle de sa sœur.

Tantôt celle-ci soulevait le rideau de la fenêtre, tantôt elle ouvrait la porte pour écouter les bruits de pas dans l'escalier ; tantôt enfin elle calculait avec Claire combien il faudrait de mètres de popeline pour les deux robes, comment on les taillerait, de quelle façon on couperait le corsage et la jupe.

« Tu feras bien de te calmer et d'at-

tendre patiemment, dit enfin Claire en riant. Si tu comptes sur la bague terminée, nous ne sommes pas près d'avoir ces fameuses robes. Mon père va sortir tout à l'heure, pour aller chercher l'or qui doit servir à la monture.

— Ah! tant mieux.

— Quant à moi, il me tarde de voir les soies destinées à exécuter le beau travail que Mme Rivail t'a confié. Il me semble que j'y travaillerai avec beaucoup de goût et de plaisir; tu voudras bien que je t'aide, n'est-ce pas?

— Mais j'y compte bien! » fit Pauline en rougissant.

Son amour-propre l'empêcha d'avouer à sa sœur ce que Mme Rivail lui avait recommandé.

M. Duprat, qui sortit de son atelier, interrompit la conversation des deux sœurs.

Il paraissait de fort bonne humeur, et, s'avançant vers elles, il les embrassa tendrement.

« Mes fillettes, leur dit-il, j'ai trouvé un heureux dessin pour la bague de M. de Montgeron; seulement je suis obligé de sortir pour aller chercher cet or qu'on ne m'a pas encore apporté; je serai absent une demi-heure tout au plus. Au revoir, mes mignonnes.

— Comme ce bon père paraît gai aujourd'hui ! dit Claire tout émue, lorsqu'il fut sorti.

— C'est vrai; cela ne lui arrive pas souvent. A la bonne heure! cela vous réjouit. Moi aussi je suis gaie. Mais je voudrais bien voir arriver Louise.

— Eh bien, justement, la voici; il me semble que j'entends frapper doucement.

— Ne te dérange pas, s'écria vivement Pauline en se levant, je vais lui ouvrir. »

C'était Louise, en effet, coquettement coiffée d'un frais chapeau à la mode et portant à la main un tout petit paquet enveloppé de papier de soie et attaché par un ruban blanc.

« Bonjour, ma chère Pauline; bonjour, Claire. Voici les soies que Mme Rivail a oublié de te donner.

« Quant aux échantillons, je les ai dans ma poche, nous allons les examiner.

« Et ton père va bien ? ajouta-t-elle en s'adressant à Pauline. Il est sorti ? tant mieux ! nous causerons plus à l'aise.

« Figure-toi que j'ai rencontré mon frère, qui allait chez Mme d'Hauterive pour lui faire choisir une pièce de superbe popeline.

« J'avais déjà les échantillons qu'il m'a donnés hier soir ; mais les pièces qu'il porte sont bien plus belles !

« Il est en bas, dans la rue, à m'attendre; car vous savez que je n'aime guère sortir toute seule; il me reconduira.

— Voyons les échantillons, demanda Claire.

— Les voici; mais il est bien fâcheux que je ne puisse pas vous montrer cette popeline nouvelle que porte mon frère.

« Aura-t-il la patience de m'attendre ?

fit-elle en se levant pour aller vers la fenêtre.

« Mais j'y songe! s'il montait, nous verrions les nouveautés qu'il va offrir à Mme d'Hauterive!

— C'est cela, s'écria vivement Pauline, n'est-ce pas, Claire? je n'y vois pas d'empêchement.

— Mon Dieu! je te dirai sans te fâcher, ma chère Louise, que notre père nous a toujours défendu de recevoir quelqu'un en son absence.

— Mais, fit Louise en riant, mon frère ce n'est pas quelqu'un! Je vais lui faire signe de la fenêtre, il montera cinq minutes, et nous serons fixés sur le choix de vos robes. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Louise ouvrit prestement la fenêtre, toussa, agita sa main, et deux minutes après M. Eugène Desvergers fit son entrée, portant deux pièces d'étoffe sous le bras.

Tandis qu'il s'asseyait et dépliait une pièce, Louise déroulait l'autre vivement.

« Oh ! quelle belle nuance ! quelle riche étoffe ! s'écria Pauline.

— Et solide ! ajouta Claire en prenant l'étoffe dans ses deux petites mains; c'est fort joli, en effet.

— Et elle n'est pas chère. C'est une occasion, fit M. Eugène; pour vous, qui êtes les amies de ma sœur, on pourrait la donner à trois francs cinquante le mètre.

— C'est pour rien ! s'écria Louise.

— Il est vrai que ce n'est pas cher; car la qualité de cette popeline, la nuance et la largeur me semblent très avantageuses. Quel malheur que nous ne puissions pas profiter de cette occasion ! dit Claire; il nous faut attendre, et y en aura-t-il encore à ce prix-là ?

— J'en doute, dit M. Eugène.

— Est-il possible ! s'écria Pauline. J'en suis désolée !

— Voyons, mon bon petit frère, fit Louise, toi qui es si adroit, ne pourrais-tu pas livrer deux robes à mes amies ? M. Duprat payera plus tard.

— Je le pourrais, en les prenant à mon compte.

— Oh! non, s'écria Claire, je vous re-



M. Eugène et sa sœur.

mercie; mon père serait mécontent si nous prenions ces robes sans l'avoir consulté.

— Eh bien! dit Louise, ne te tourmente pas; il y a encore moyen de tout arranger.

Pauline a reçu l'argent de son mois de travail hier, elle peut en disposer comme acompte pour les robes. Mon frère prendra cet argent, vous donnera un reçu et vous laissera les robes, que vous achèverez de payer dans quelque temps.

— Je m'arrangerai avec mon patron, ajouta M. Eugène.

— Il me semble que cette proposition est acceptable ? demanda Louise.

— Mais certainement ! s'écria Pauline. Nous aurons nos robes tout de suite, et nous les ferons pour dimanche.

— Et que dira notre père en les voyant ? demanda Claire. Non, décidément j'aime mieux le consulter avant d'accepter votre offre obligeante.

— Bah ! il ne nous grondera pas, au contraire ; tu sais comme il est joyeux aujourd'hui.

— Vous lui en parlerez quand les robes seront faites. Il sera tout surpris, et ne songera plus qu'à les payer, fit Louise.

— Je mesure l'étoffe, dit M. Eugène,

qui tira un mètre de sa poche: neuf mètres pour chacune, n'est-ce pas?

— Attendez donc, fit Claire en prenant le mètre.

— Ah! c'est une affaire faite, j'ai mis les ciseaux dedans.

— Je te prêterai le patron de mon corsage, dit Louise à Pauline.

« Dis-moi donc, continua-t-elle plus bas, tandis qu'Eugène replie la popeline, tu devrais bien me montrer ce fameux diamant dont tu m'as parlé hier.

— Ce serait avec plaisir, mais mon père emporte toujours la clef.

— De son atelier? mais regarde, la porte est entr'ouverte.

— Non, la clef du meuble où sont enfermés les pierres et les diamants. Tu peux entrer dans l'atelier, tu verras peut-être le diamant des de Montgeron à travers le vitrage.

— Excusez-moi, Monsieur, dit Claire à Eugène, je vais chercher les trente francs que nous pouvons vous donner comme

acompte. Voici du papier et de l'encre; veuillez, je vous prie, nous en faire le reçu. »

Tandis qu'elle passait dans une autre pièce, et que M. Eugène se mettait à écrire, Pauline et Louise pénétraient dans l'atelier.

Mais bientôt Pauline s'arrêta étonnée.

« Ah! s'écria-t-elle, mon père a bien emporté sa clef; mais il est si préoccupé de son dessin, qu'il a laissé l'écrin sur son établi. Tiens, le voilà, ce fameux diamant. Regarde, as-tu jamais rien vu de plus beau? »

Et avec une sorte d'orgueil elle prit l'écrin et l'ouvrit.

« Oh! s'exclama Louise éblouie. Eugène, viens donc voir! »

M. Eugène accourut, et poussa à son tour une exclamation en voyant resplendir le superbe diamant.

« Ah! dit-il, comme cela ressemble peu aux cailloux du Rhin que vend mon ami Étienne!... Vous permettez, Mademoiselle? Je m'y connais un peu en pierre-

ries. Tenez, mettez-le sur ma main, nous le verrons mieux. Il est vraiment admirable! Mais quelle monture M. Duprat a-t-il trouvée pour ce splendide joyau?

— Voici le dessin, fit Pauline en lui présentant une feuille volante.

— Je vous rends le trésor, » fit M. Eugène en faisant glisser le diamant dans la main de Pauline.

Puis il prit le dessin, qu'il considéra attentivement.

« N'est-ce pas la grosseur exacte du diamant qui est indiquée sur ce papier ?

— Je crois que oui, » fit Pauline en replaçant l'écrin fermé sur l'établi.

A ce moment la voix de Claire se fit entendre, et ils sortirent tous trois de l'atelier.

M. Eugène prit le reçu et le présenta à Claire en recevant les trente francs.

« Et Mme d'Hauterive qui m'attend! dit-il en souriant d'un air un peu embarrassé. Louise, si tu veux que je t'accompagne jusque chez Mme Rivail, il faut nous hâter.

— Adieu ! fit Louise en embrassant les deux jeunes filles; vous aurez demain le patron du corsage.

— Oh ! nous avons le temps, répondit Claire ; je veux d'abord commencer la boîte de Mme Rivail. »

Quand Eugène et sa sœur furent sortis, Pauline, comme une étourdie, une coquette, une vaniteuse jeune fille qu'elle était, se mit à déplier l'étoffe des robes en chantant de plaisir.

« Eh bien ! fit-elle en regardant Claire, qu'as-tu donc ? tu as l'air triste comme un enterrement ! moi je t'avoue que je suis aux anges.

— Moi je ne suis pas contente !

— Voilà comme tu es toujours ! Mon père est joyeux, moi je suis heureuse, et toi tu fais une triste figure, sans qu'on sache pourquoi. On dirait vraiment que tu prends à tâche de gâter la joie des autres. »

Une larme vint aux yeux de Claire ; mais elle se hâta de l'essuyer :

« Allons, puisque tu es si heureuse

d'avoir une robe neuve, je ne dirai plus rien, et pourtant, si tu m'avais écoutée, nous aurions attendu.

— Toujours attendre ! s'écria Pauline. Dis donc un peu que tu n'es pas contente d'avoir profité de cette excellente occasion !

— Si; mais je serai plus contente encore quand j'en aurai parlé à mon père. »

Pauline garda le silence.

Claire reprit quelques instants après :

« Sais-tu bien que tu n'aurais pas dû faire entrer Louise et son frère dans l'atelier ? Tu te souviens pourtant que mon père nous l'a défendu, et je pense, ajouta-t-elle, que tu auras eu la prudence de ne pas parler du diamant de M. de Montgeron.

— Je ne sais pas pourquoi, dit Pauline en rougissant très fort, tu n'aimes pas Louise. Elle est cependant bien élevée, gaie, aimable, et elle a l'air d'une demoiselle bien mieux que toutes ces petites ouvrières de l'atelier.

— Je l'aimerais encore davantage que

je n'en suivrais pas moins exactement les recommandations de mon père.

— Nous attendrons toujours bien d'avoir fait nos robes pour les lui montrer, » insista Pauline.

Claire allait répondre quand son père entra.

« Eh bien, mes enfants, dit-il, j'ai eu une fort bonne idée d'aller moi-même chez M. Bonneville, le fondeur d'or. Chemin faisant, j'ai rencontré M. de Montgeron, qui m'a prié de lui apporter le dessin de la monture avant de l'exécuter. Je vais donc être encore obligé de sortir. »

Il entra dans son atelier pour prendre le dessin.

Mais il chercha inutilement la feuille volante sur laquelle il avait tracé deux fois le projet d'une monture, il ne la trouva pas.

« Êtes-vous entrées dans l'atelier ? demanda-t-il à ses filles; je ne puis retrouver le dessin de ma bague.

— Nous n'y sommes entrées que pour balayer et ranger ce matin, dit Pauline.

Mais il me semble avoir vu cette feuille volante.

— Je ne comprends pas qu'elle soit égarée, » reprit M. Duprat, qui se remit à chercher avec soin parmi les outils qui encombraient son établi.

En cherchant il vit l'écrin.

« Allons, c'est décidément moi qui aurai égaré le dessin... N'ai-je pas oublié de serrer cet écrin ! Il faut maintenant que je refasse un autre dessin. En vérité, il y a trop de désordre ici, et je prendrai une journée pour ranger à fond mon atelier. »

L'impatience saisit bientôt M. Duprat. Il s'assit, prit un crayon, du papier, et dessina un autre modèle.

Il en fut enchanté, et ajouta quelques détails qu'il avait omis sur le premier.

Pendant ce temps, Pauline et Claire, qui ne songeaient plus à cet incident, s'occupaient activement de préparer le dîner.

Six heures sonnèrent, et M. Duprat dut remettre au lendemain sa visite chez le comte de Montgeron.

IV

SUBSTITUTION

A peine M. Duprat fut-il sorti le lendemain, que Louise arriva, un peu essoufflée et légèrement agitée.

« Bonne nouvelle, dit-elle aux deux jeunes filles; Mme Rivail vient de recevoir la commande d'un meuble de boudoir à broder au petit point. C'est magnifique ! Des dessins algériens, tout soie et or, et elle ne savait à quelle ouvrière confier cela.

« Tu sais, ma chère Claire, qu'elle t'en veut un peu de trouver de l'ouvrage chez ses clientes, plutôt que d'en prendre chez elle, comme Pauline.

— Et tu as parlé pour Claire ? s'écria celle-ci.

— Ma foi, oui, et j'ai réussi; tu auras tout le boudoir à faire, si tu t'engages à te presser. Pauline pourra t'aider. Du reste, Mme Rivail te prie d'aller lui parler; tu verras les dessins et le genre de travail qu'on demande..., tu t'arrangeras avec elle.

— Je te remercie bien, fit Claire toute joyeuse. Et quand dois-je y aller ?

— Maintenant. Elle t'attend; car elle doit sortir ensuite, et tu ne pourrais plus la voir de la journée. Je regrette que nous ne puissions pas faire la route ensemble; mais je suis chargée d'une autre commission dans la rue des Martyrs.

— Je vais me préparer, dit Claire. En prenant l'omnibus, il m'est indifférent d'aller seule. »

Dès qu'elle fut partie, Louise montra le patron du corsage à Pauline, et lui fit toutes sortes de recommandations sur la manière de le tailler et sur les garnitures.

Elles causaient toutes deux à qui mieux mieux sur cet intéressant sujet, lorsque Louise s'écria tout à coup :

« Tu ne sais pas: j'ai eu hier soir une contestation avec mon frère au sujet du fameux diamant que tu nous as montré. Ne m'a-t-il pas soutenu qu'il avait une teinte jaune! Et moi qui suis fort entêtée, tu le sais, et qui ai de meilleurs yeux que lui, j'ai soutenu qu'il était d'un blanc pur.

« Eugène, — qui prétend s'y connaître depuis qu'il est lié avec M. Étienne, le courtier de pierres d'imitation, — en revenait toujours à sa teinte jaune. Nous nous sommes presque disputés.

— Il n'y a pas de quoi, fit en riant Pauline. C'est toi qui as raison : le diamant est d'un blanc parfaitement limpide très rare; mon père nous l'a dit encore ce matin en déjeunant.

— Au fait, nous pourrions le voir, dit Louise.

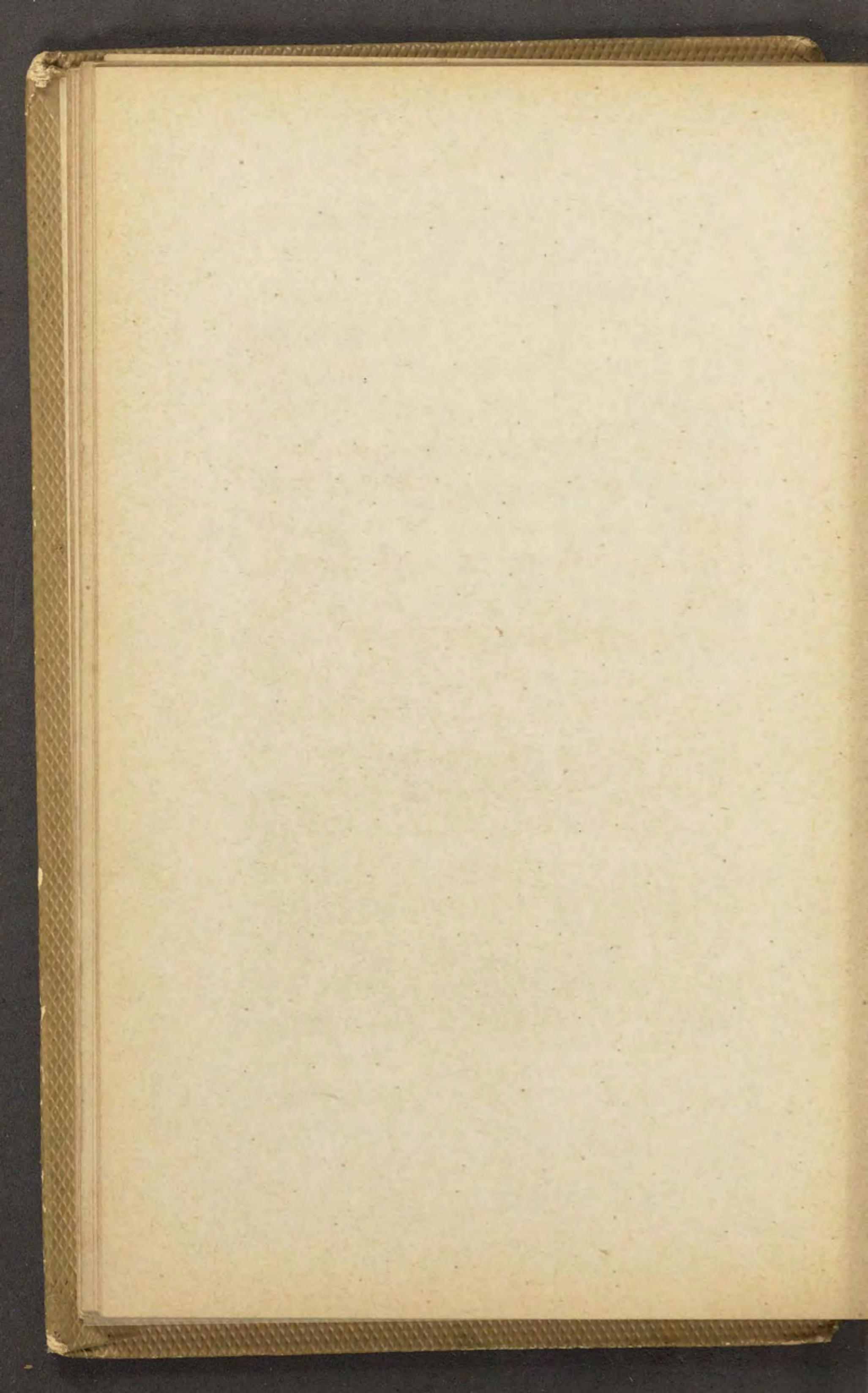
— Mon père a dû le serrer.

— Il n'est donc pas là? demanda Louise.

— Non, il est chez le comte de Mont-



Taillerie de diamants.



geron, afin de s'entendre avec lui sur la monture..., et je ne pense pas qu'il ait oublié sa clef.

— Cet Eugène est-il obstiné! fit Louise en se levant; je voudrais le confondre! Tu ne sais pas : nous sommes convenus que si le diamant a la moindre teinte jaune, je lui donnerai un porte-monnaie en cuir de Russie; s'il est d'un blanc immaculé, c'est lui qui me donnera un col et des manchettes en dentelle.

— Oh bien! alors, dit Pauline, qui avait ouvert la porte de l'atelier, je vais te faire gagner ton col et tes manchettes. Mon père a laissé la clef sur la vitrine. »

Louise entra dans l'atelier.

« Comme il fait chaud ici! dit-elle. C'est le poêle sans doute.

— C'est vrai, dit Pauline en la regardant, tu es pâle.

— La chaleur d'un poêle me fait toujours mal... Voyons le diamant... Allons près de la fenêtre...; tu comprends que je veux regarder et voir consciencieusement.»

Tandis que Pauline ouvrait l'écrin, Louise releva le petit rideau de la fenêtre sur l'espagnolette.

« Tu vois qu'il est blanc, d'un blanc pur et rare, on ne peut le nier. »

Et elle tournait l'écrin en tous sens, afin de faire jouer la lumière sur les facettes du diamant.

« S'il a un reflet, c'est un reflet bleu produit par le satin de la boîte, » dit Louise.

Un coup de sonnette retentit.

Pauline referma vivement l'écrin, qu'elle posa dans la vitrine.

« Qui cela peut-il être? » dit-elle en allant ouvrir.

Elle fut bien étonnée en voyant M. Eugène.

« Pardon, Mademoiselle, dit-il; je viens du magasin de Mme Rivail, et l'on m'a dit que ma sœur était ici. Comme c'était mon chemin, je suis monté la prendre.

— En effet... Entrez donc, Monsieur. »

Louise avait quitté l'atelier, et se trouvait dans la salle à manger quand son frère y pénétra.

« Ah ! te voilà ? fit-elle étonnée...; tu sais que j'ai gagné mon pari; le diamant n'a aucune teinte jaune. Ah! qu'il fait chaud dans cet atelier ! je n'ai pu y résister, le cœur m'a tourné.

— Veux-tu prendre quelque chose ? demanda Pauline.

— Je crois que l'air suffira pour la remettre, fit observer M. Eugène.

— Oui, dit Louise, sortons. Adieu, ma chère Pauline. »

Et prenant le bras de son frère, elle l'entraîna au dehors.

Après leur départ, Pauline ne songea plus qu'à tailler sa robe sur le patron que venait de lui prêter son amie.

VII

RETOUR DU PÈRE

Pourtant, malgré le plaisir que Pauline éprouvait à tailler cette jolie étoffe si douce et si soyeuse, son esprit était troublé par la pensée qu'elle avait désobéi à son père. Et puis approuverait-il cet achat de robes fait sans son assentiment ?

Sa conscience était si peu tranquille, que lorsqu'elle entendit rentrer son père elle jeta l'étoffe qu'elle taillait dans la grande corbeille à ouvrage, et la recouvrit précipitamment de canevas et d'écheveaux de laine et de soie.

Mais son trouble n'échappa pas à l'œil paternel.

M. Duprat, tout en se demandant ce

que sa fille lui cachait, s'informa du motif de l'absence de Claire.

Pauline se troubla de nouveau; car elle ne voulait pas dire à son père que Louise était venue et qu'elle était entrée dans l'atelier avec son frère.

Elle éluda la question nettement posée.

« Mme Rivail a fait prévenir Claire de se rendre à son magasin pour lui confier de l'ouvrage. »

Puis, sentant le regard de son père peser sur elle, elle regarda la pendule, et se leva en disant :

« Voici l'heure du dîner qui s'approche, et je vais commencer à le préparer. »

M. Duprat resta songeur et inquiet, la tête appuyée dans sa main.

Pourquoi, hélas ! n'avait-il plus en son logis la sainte femme, la douce et tendre mère qui protégeait les jeunes filles pendant l'absence du père, qui les fortifiait et les défendait contre les mauvaises influences, les consolait dans leurs petits chagrins, les soutenait dans leurs défail-

lances, et les dirigeait dans le chemin de la vie, si plein de périls de toutes sortes !

Heureusement que l'arrivée de Claire vint chasser les tristes pensées du père.

Elle était toute joyeuse, la chère enfant, et elle se mit à montrer fièrement tous les dessins d'arabesques destinés aux tapisseries du boudoir qu'on lui confiait comme à la plus habile.

Pendant tout le dîner elle ne parla guère d'autre chose, racontant, pour égayer son père et sa sœur, tous les détails du bon accueil que lui avait fait Mme Rivail, la bienveillance avec laquelle celle-ci avait demandé son avis sur le choix des couleurs à employer, le prix élevé auquel elle avait estimé ce travail extraordinaire, en vue, d'ailleurs, du peu de temps qui lui était laissé pour le mener à fin.

En sortant de chez Mme Rivail, elle était entrée dans l'église Notre-Dame-des-Victoires pour remercier la sainte Vierge de cette heureuse commande, qui allait encore contribuer à l'aisance de la maison.

« Alors, dit M. Duprat, nous commencerons ensemble un nouveau travail. Demain tu entreprendas ce meuble de boudoir, et moi je me mets à la bague de M. de Montgeron.

— Le dessin lui a-t-il convenu ?

— Il est enchanté. Seulement il préfère une monture en argent; il trouve que la lumière blanche de l'argent s'harmonisera mieux avec l'éclat du diamant..., et je suis de son avis.

— Oui, mais l'or a plus de prix, fit Pauline.

— Qu'importe ! ce diamant est assez beau pour se passer d'un entourage de prix. »

La soirée fut courte, ce jour-là, au logis de l'artisan.

M. Duprat était fatigué des courses de la journée, et son esprit, préoccupé de l'attitude de Pauline, se ressentait des fatigues du corps.

Il se retira donc dans sa chambre après avoir embrassé au front ses deux filles avec une égale affection, mais non pas avec une égale sécurité paternelle.

VIII

CATASTROPHE

Ce matin-là, le père de famille adressa à Dieu une prière plus fervente et plus émue que de coutume.

Son cœur était plein d'une tristesse inexpliquée, pressentiment d'un danger ou d'un malheur.

Il avait recours à l'unique et puissante consolation : la prière.

Claire, levée la première, rangeait avec soin l'atelier de son père.

En le voyant, elle courut l'embrasser.

« Oh! père, je viens de m'apercevoir que tu as oublié ta clef sur l'armoire aux pierreries.

— C'est, ma foi, vrai, fit M. Duprat en y portant les yeux. Avant-hier, c'est bien mieux, j'ai laissé l'écrin sur mon établi. Où ai-je donc la tête? Heureusement, ma fillette, que la maison est sûre et que la serrure de notre porte est excellente.

— Je n'ai pas peur des voleurs, fit Claire en souriant; ils ne savent pas que tu as un atelier plein de diamants. Là, maintenant que la poussière s'est envolée, je puis refermer la fenêtre.

— Et moi me mettre au travail, » ajouta M. Duprat en prenant l'écrin dans la vitrine de l'armoire.

En ce moment, Pauline entra à son tour dans l'atelier et vint donner à son père le baiser du matin.

Mais, en apercevant entre ses mains l'objet qui lui rappelait sa double désobéissance de la veille, elle rougit légèrement, et son père remarqua son émotion.

« Bon courage, cher père, dit Claire avec un sourire, nous allons préparer le déjeuner. Viens-tu, petite sœur? »

Elles passèrent ensemble dans la salle à manger, et Claire sortit pour aller chercher les provisions, tandis que Pauline dressait la table.

Bientôt une exclamation de son père lui fit lever la tête.

Puis un cri la fit accourir sur le seuil de l'atelier.

Elle se prit à trembler, tout effrayée, en voyant son père debout devant son établi, le visage couvert d'une pâleur affreuse, tenant entre ses mains crispées un écrin sur lequel il fixait des yeux hagards.

« Grand Dieu ! s'écria-t-elle, qu'as-tu donc, mon cher père ?

— Pauline..., murmura M. Duprat d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge, Pauline, est-ce toi qui as touché à cet écrin ? Oh ! non, non !... c'est impossible !... et pourtant je ne me trompe pas ; ce n'est pas le diamant du comte de Montgeron !

— Le diamant ! » s'écria Pauline.

Le père leva les yeux sur elle, et la vit toute tremblante.

Alors il s'approcha d'elle les traits si bouleversés, qu'elle se recula involontairement.

« Le diamant! le diamant! répéta-t-il; qu'en as-tu fait, malheureuse enfant?

— Le diamant! Comment! il n'y est plus? » s'écria Pauline.

M. Duprat la regarda quelques minutes avec égarement; puis, poussant un douloureux soupir, se laissa tomber sur sa chaise de travail.

« Claire! appelle Claire! Ma tête se trouble! nous avons été volés! on m'a pris le diamant du comte de Montgeron.

— Mais, mon père, s'écria Pauline, vois donc..., tu te trompes..., le diamant est dans l'écrin!

— On m'a pris le diamant du comte de Montgeron! répéta M. Duprat en relevant la tête, et on a mis à la place un caillou du Rhin, une pierre sans valeur. »

Pauline, atterrée par cette révélation, demeura immobile et muette de saisissement; une angoisse horrible lui serrait

le cœur, et empêchait les paroles d'arriver à ses lèvres.

« Mais c'est impossible ! répéta M. Duprat en se levant. Qui est venu ici? qui est entré dans cet atelier en mon absence ?

« Tu ne réponds pas ! Ah ! misérable enfant ! personne n'est venu. C'est toi, toi qui as fait ce malheur ! »

Pauline le regardait, terrifiée.

Les noms de Louise et d'Eugène venaient subitement de se dresser dans sa pensée comme deux menaces vivantes.

« C'est toi ! reprenait le père, c'est toi, poussée par je ne sais quels pernicieux conseils ! c'est toi qu'on a gagnée avec des présents et des parures ! c'est toi qui, pour ces misérables vanités, as volé ton père ! »

La voix fraîche et argentine de Claire se fit entendre, fredonnant une chanson.

Elle s'arrêta subitement au cri de Pauline.

La pauvre jeune fille ne s'attendait

guère au triste spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Pour la première fois son père lui apparut menaçant et irrité, et Pauline, à genoux, les yeux baignés de larmes, lui demandait grâce en embrassant ses genoux.

« Ainsi c'est toi, tu avoues que c'est toi qui as volé ce diamant? Mais réponds donc, malheureuse enfant! dis-moi quel démon t'a poussée!... quelle bouche t'a soufflé une si affreuse pensée! Oh! tu n'es pas ma fille! va, je ne te reconnais plus... Claire, approche, viens, mon enfant! nous sommes bien malheureux! »

Et pour la seconde fois le pauvre père, brisé, retomba sur sa chaise, et des larmes amères et brûlantes jaillirent de ses yeux.

« Le diamant! on a volé le diamant! et c'est Pauline que tu accuses! s'écria Claire. Oh! mon père, c'est impossible!

— Non! ce n'est pas impossible! fit M. Duprat d'une voix désespérée. Ce n'est pas là le diamant du comte de Montgeron.

Lui qui me faisait l'honneur de me croire un honnête homme, lui qui me donnait sa confiance, ne se tromperait pas plus que moi à cette odieuse substitution ! »

Pauline pleurait, toujours agenouillée.

« Grâce, mon père, je t'en supplie ! murmurait-elle à travers ses sanglots, ce n'est pas moi qui ai fait cette substitution !

— Ah ! s'écria subitement Claire, Louise Desvergers est entrée ici avec son frère. »

M. Duprat bondit sur son siège, comme mû par un ressort.

« Je ne dis pas que ce soit elle, continuait Claire plus doucement ; mais ce n'est pas Pauline, ce n'est pas ma sœur ! Non, j'en réponds, elle est incapable d'une semblable action !

— Non, ce n'est pas moi qui ai commis cette action indigne, dit Pauline en pleurant; mais c'est moi qui suis la cause du malheur qui nous arrive.

— Louise est venue ici ? répéta M. Duprat, et quand cela ?

— Hier..., et avant-hier, murmura Pauline.

— Claire dit qu'elle est entrée dans l'atelier.

— Oui, mon père, les deux fois qu'elle est venue.

— Et savait-elle que nous avions un diamant de cette valeur?

— Oui, répondit Pauline, c'est moi qui le lui ai appris, et...

— Et tu le lui as montré?

— Deux fois, mon père.

— C'est elle, plus de doute! s'écria M. Duprat; c'est Louise, qui, d'après les conseils de son frère, aura substitué le diamant avec cette adresse diabolique que l'on vante et que l'on prise si fort chez Mme Rivail.

— Ah! s'écria Claire inspirée, je cours chez Louise.

— Et moi, ajouta M. Duprat, je vais chez Eugène Desvergers.

« Pauline, malheureuse enfant! tu es coupable, mais tu es plus à plaindre qu'à

blâmer! Prie Dieu, ma fille, que nos démarches pour retrouver ce diamant ne soient pas infructueuses. Prie-le de toute ton âme, afin que ton malheureux père ne soit pas déshonoré, et que la terrible accusation qui va peut-être peser sur sa tête ne rejaillisse pas sur ses filles! »

IX

ANGOISSES

Un quart d'heure plus tard, M. Duprat, pâle et ému, mais s'efforçant de paraître calme, se présentait au magasin dans lequel Eugène Desvergers était employé.

Une cruelle déception l'attendait.

On lui apprit qu'Eugène n'avait pas paru depuis deux jours au magasin.

« J'en suis tout étonné, lui dit le patron. Ordinairement il est fort exact : il faut absolument qu'il soit malade; aussi vais-je envoyer chercher de ses nouvelles.

— C'est inutile, dit M. Duprat, j'y vais moi-même, et il est malheureusement probable que je serai obligé de venir

vous en donner... Adieu, Monsieur ! »

Il se dirigea vers l'appartement d'Eugène Desvergers, en laissant le patron du magasin assez intrigué de ses dernières paroles.

Ce fut en tremblant que le malheureux artisan demanda au concierge si M. Eugène Desvergers était chez lui.

« M. Eugène est à la campagne, lui répondit-on poliment.

— A quelle campagne?

— Monsieur ne nous en a point informés. »

M. Duprat semblait frappé de la foudre. Tant de perversité habile, tant de précipitation calculée et de minutieuses précautions le confondaient.

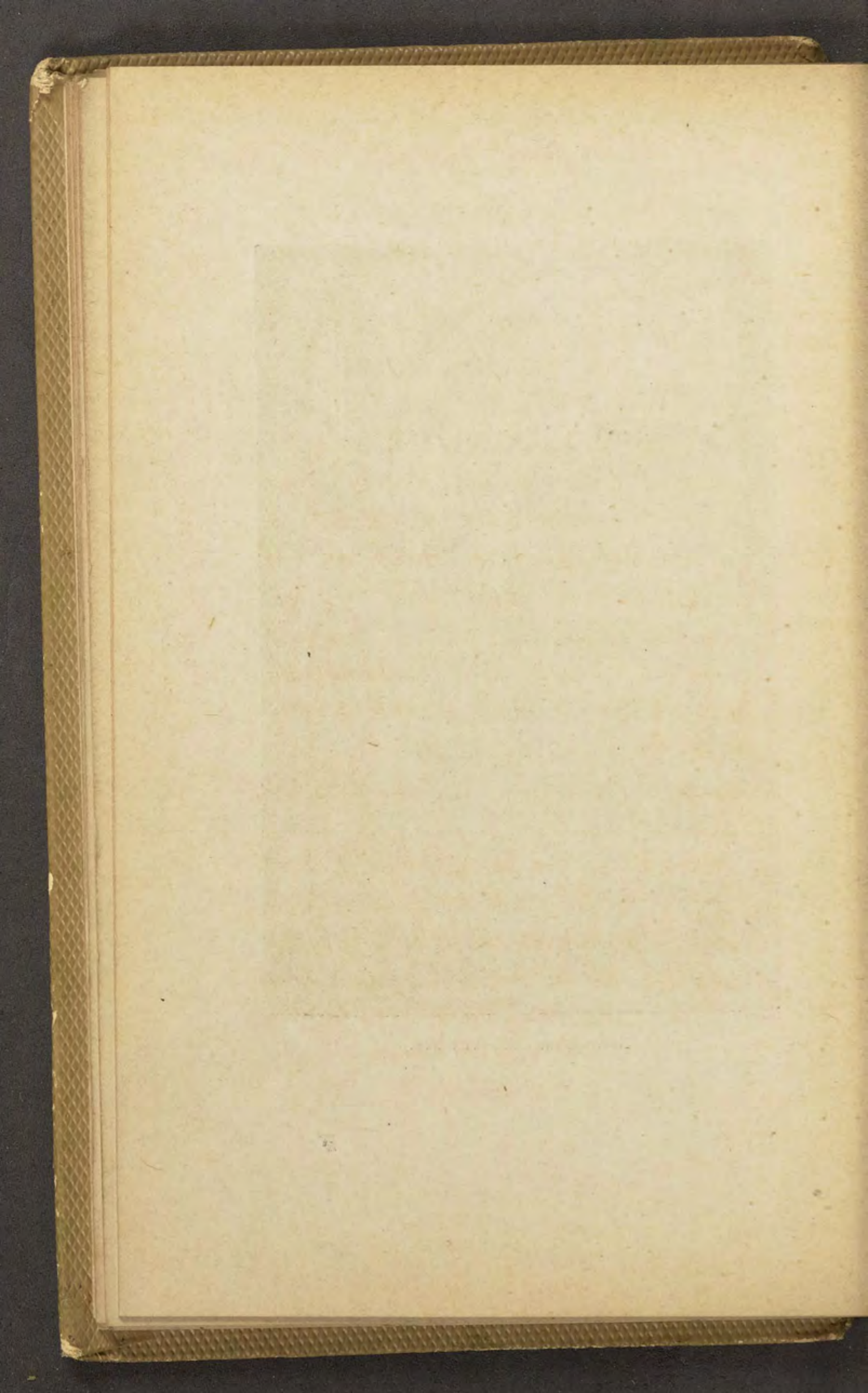
Qu'allait-il faire maintenant?

Il lui fallait cependant tenter tous les moyens pour retrouver le dépôt du comte de Montgeron.

Marchant tristement, la tête baissée, il songeait avec amertume aux aventures remplies de vicissitudes du diamant de



Notre-Dame-des-Victoires.



Sancy, dont il racontait si joyeusement l'histoire à ses deux filles quelques jours auparavant.

Il se trouva bientôt vis-à-vis l'église Notre-Dame-des-Victoires, dédiée à la Vierge de toutes les douleurs, à la consolatrice de tous les affligés, et il entra.

Justement un vieux prêtre aux cheveux blancs, dont l'air doux et vénérable fit sur lui une heureuse impression, se dirigeait vers un confessionnal.

M. Duprat leva les yeux au ciel pour remercier la Vierge de la salutaire inspiration qu'elle lui envoyait, puis il entra au confessionnal et s'agenouilla.

« Mon père, dit-il, je viens vous demander conseil... »

Pendant ce temps la pauvre Claire, toute haletante, surexcitée par le sentiment du devoir qu'elle avait à remplir, tremblante tantôt de crainte, tantôt d'espoir, se dirigeait vivement vers la demeure de Louise, absente depuis la veille du magasin de Mme Rivail.

Sur l'affirmation de la concierge, qui lui dit n'avoir pas vu Mlle Louise sortir de chez elle, elle monta en toute hâte jusqu'au quatrième étage, et frappa doucement à la porte.

N'obtenant aucune réponse, elle frappa plus fort, bien décidée à voir Louise.

Enfin la porte s'ouvrit, et Claire se précipita dans l'appartement.

Une grande malle, ouverte au milieu de la chambre, en même temps que les tiroirs d'une commode, disait assez à quoi Louise était occupée.

Claire se laissa tomber sur un fauteuil tandis que Louise se tenait immobile, pâle et embarrassée devant elle.

« Que veux-tu ? dit-elle enfin ; pourquoi viens-tu chez moi ? pourquoi entres-tu ainsi ?

— Et toi, dit Claire en s'efforçant de retrouver un peu de calme et de sang-froid, pourquoi deviens-tu tout embarrassée et toute pâle en me voyant ?

— Moi, je suis surprise, voilà tout.

— Surprise! oui, dans tes préparatifs de départ.

— Je vais à la campagne..., ma tante est malade.

— Eh bien! Louise, reprit Claire en essayant de donner un accent de prière et de supplication à sa voix, avant de partir, rends-moi le diamant que tu as remplacé par une pierre fausse.

— Quel diamant? moi! j'ai pris un diamant! fit-elle en reculant sous le regard de Claire.

— Le diamant que le comte de Montgeron a confié à mon père. Oh! ne nie pas! toi seule es venue chez nous deux jours de suite...; toi seule es entrée dans l'atelier de mon père...; toi seule enfin as vu le diamant, et même tu l'as touché. Je ne sais pas comment tu as fait, je ne sais pas pourquoi tu as commis une telle action; mais j'arrive à temps pour t'empêcher de consommer un crime. Louise, tu vas me rendre ce diamant, n'est-ce pas? Oh! d'abord, je te le jure, je ne m'en

vais pas sans que tu me l'aies remis. »

Et la pauvre Claire, vaincue par la douleur et le désespoir qui étreignaient son cœur, se mit à pleurer amèrement.

Louise restait impassible, seulement elle regardait Claire avec une sorte de colère, maudissant sa visite si inattendue, si importune surtout, et qui déjouait tous ses plans.

Elle cherchait vainement, sans le trouver, un moyen pour l'éloigner, afin d'être libre et de pouvoir rejoindre au plus vite son complice.

« Je ne l'ai pas, dit-elle froidement.

— Où est-il alors ? demanda Claire en redressant la tête. Louise, je t'en conjure, au nom de ce que tu as de plus cher, au nom de ta pauvre mère qui est morte, réponds-moi ! Pense au malheur affreux et immérité qui va frapper mon père, à son déshonneur, au tien plutôt et à celui de ton frère ; car, sois-en sûre, mon père saura se défendre.

— Je n'ai pas ce diamant, répondit

Louise ; et vraiment n'y a-t-il donc que mon frère et moi qui l'ayons vu et touché ? C'est Pauline qui nous l'a montré..., et j'imagine que Pauline l'a montré aussi à d'autres qu'à nous. »

Et comme Claire allait lui répondre, on frappa à la porte.

« N'ouvre pas ! » s'écria Louise.

Claire la regarda fixement.

« Que crains-tu donc, dit-elle, si tu n'es pas coupable ? »

Et elle ouvrit la porte toute grande.

Mais elle recula de surprise en voyant son père.

« Malheureuse fille ! s'écria M. Duprat en s'avançant vers Louise, il est peut-être encore temps de vous repentir et de vous sauver.

« Ne niez pas, votre frère est en fuite ; sans doute il emporte à l'étranger le diamant volé qui doit lui assurer, croit-il, la fortune et le bonheur.

« Vous alliez partir aussi, le rejoindre, n'est-ce pas ? laisser ici un père de

famille livré à la plus terrible des accusations !

« Mais après la justice de Dieu il y a celle des hommes.

« Le diamant se retrouvera, soyez-en sûre ; car dans un instant la police aura le signalement d'Eugène Desvergers, et le véritable voleur ne tardera pas à être arrêté. »

Claire pleurait à sanglots, tandis que Louise, malgré ses efforts pour conserver l'attitude de l'innocence outragée, tremblait de tous ses membres comme la coupable frappée de la terreur du châtiment.

X

CONCLUSION

M. Duprat, auquel n'échappait pas un des mouvements de Louise, continua:

« Vous avez abusé indignement de la faiblesse et de la vanité de ma pauvre Pauline ; vous avez profité de mon absence, et vous avez préparé avec votre frère le plus habile en même temps que le plus indigne de tous les vols, le vol de confiance. Eugène, je veux le croire, je le crois, a eu le premier la pensée de cet acte odieux. Il a dirigé votre main. Il a vingt-cinq ans, et vous en avez vingt. Je vais, en sortant d'ici, m'adresser à

M. le préfet de police, lui remettre une plainte contre vous.

— Oh! monsieur Duprat! s'écria Louise, vous ne ferez pas cela!

— C'est mon devoir, dit-il d'une voix ferme; M. de Montgeron m'a confié un diamant d'une valeur doublement inestimable pour lui; je dois, par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, garder ce dépôt, ou le retrouver s'il est perdu, et je ne faillirai pas à mon devoir.

— O malheureux Eugène! sanglota Louise.

— Croyez-vous que le comte de Montgeron ne ferait pas lui-même les poursuites les plus sévères et les plus actives, si j'avais l'indigne faiblesse de ne pas agir moi-même promptement pour sauvegarder mon honorabilité? Qu'Eugène soit parti ou qu'il soit ici, dans une heure la justice sera sur ses traces.

— Grâce! s'écria Louise en pleurant, grâce pour mon frère, je vous en conjure! n'allez pas le dénoncer.

— Est-il parti ? » demanda M. Duprat anxieusement.

Louise ne répondit que par des larmes.

« S'il n'avait pas quitté Paris, si le diamant était encore en son pouvoir, s'il consentait à me le rendre..., peut-être renoncerais-je à agir contre votre frère, murmura M. Duprat.

— Ah ! Monsieur, faites cela, s'écria Louise en relevant la tête; promettez-moi de ne pas livrer mon malheureux frère, et je vous conduirai à lui. Claire, je t'en supplie, intercède pour nous.

— Bon père, profitez, je vous en conjure, du bon mouvement, de la bonne pensée de Louise. Allons vers son frère, il vous rendra le diamant.

— Mais il mérite une sévère punition..., il n'a pas agi par étourderie; à vingt-cinq ans on est homme. Son action honteuse a été longuement préméditée, et il est d'autant plus blâmable, qu'il a perverti la conscience de sa sœur. Je consens à pardonner à Eugène tout le mal qu'il m'a fait;

mais je prétends lui dicter moi-même la conduite qu'il aura à tenir dans cette circonstance. Ce sera son seul châtiment.

— Oh! mon Dieu! quel sera-t-il? murmura Louise avec angoisse.

— Je veux qu'il se présente avec moi chez M. de Montgeron, et qu'il lui remette le diamant devant moi, en lui racontant tous les détails de cette substitution. Voilà ce que j'exige.

— Eh bien! dit Louise, partons, monsieur Duprat. Eugène se soumettra; mieux vaut cette cruelle épreuve, cette réparation, que le déshonneur public.

— Claire, dit le père, pendant ce temps rejoins cette pauvre Pauline, et relève un peu son courage; la malheureuse enfant doit être bien inquiète et bien désespérée.

— Supplie-la de me pardonner, dit Louise en quittant Claire, et prie Dieu pour nous. »

La triste Pauline était, en effet, au désespoir de sa faute involontaire.

En voyant arriver sa sœur, elle se jeta dans ses bras, et put exhaler toute l'amertume de sa douleur et de son repentir.

Claire la consola, et, lui racontant ce qui s'était passé, lui confia son espoir en même temps que ses craintes.

Les deux sœurs unirent leurs prières et leurs vœux ardents, et attendirent avec anxiété le retour de leur père.

Enfin, sur le soir, au moment où la nuit approchait, M. Duprat accourut.

Les deux jeunes filles se jetèrent dans ses bras.

« Eh bien ? » s'écria Pauline la première.

Le père, pour toute réponse, embrassa sa fille, et ouvrit l'écrin qu'il tenait à la main.

Claire et Pauline poussèrent un cri de joie en revoyant le diamant.

« Retrouvé ! M. de Montgeron a daigné me le rendre et me le confier de nouveau.

— Et Eugène ? et Louise ?

— Eugène est repentant et puni. M. de Montgeron exige qu'il parte pour l'Amérique, où il restera deux années et occupera l'emploi qui lui sera désigné. Quant à Louise, ce n'était qu'un esprit faible, un cœur égaré ; le remords est entré dans son âme ; elle veut expier par toute une vie de dévouement la faute d'une heure qu'elle a commise. Elle vient de demander à entrer comme novice dans un couvent des sœurs de Charité. C'est elle-même qui a pris cette détermination. Elle priera pour son frère. C'est toi, ma chère Claire, que je charge d'aller annoncer à Mme Rivail la résolution de Louise.

— Et moi, murmura Pauline, que ferai-je pour expier ma vanité et le malheur dont elle est cause ?

— Tu seras une bonne ouvrière, comme ta sœur, » dit M. Duprat en l'embrassant.

Pauline comprit qu'elle était pardonnée.

Aujourd'hui Mme Rivail a cédé son magasin à Claire; et Claire, par son hon-

nêteté, son habileté, son travail, en a doublé la valeur. Quant à Pauline, elle a remplacé Louise au magasin. Seulement Claire sait bien qu'elle peut compter sur elle. M. Duprat est désormais le plus heureux des pères.

FIN

TABLE

—

22969. — Tours, impr. Mame.

